

Retour à Montparnasse

J'avais déniché un appartement quelque peu désuet près de Port-Royal: il serait notre demeure pendant une semaine, notre royaume. J'allais m'immerger complètement dans mon passé – du moins le pensais-je. Je m'attendais à une légère nostalgie puisque j'ai habité ce quartier au temps de ma jeunesse. Nous avons régulièrement séjourné dans de petits hôtels du boulevard Raspail; j'ai souvent fait mes achats de livres dans différentes librairies de l'endroit et ai fouiné aux Galeries Lafayette... Mais de pouvoir s'abandonner ainsi sans hâte, sans but précis, pour le simple plaisir de flâner dans les rues, de revoir de vieilles boutiques, d'en découvrir de nouvelles, ce fut un luxe que je ne pouvais pas me permettre durant les années où mes parents étaient malades.

Me voici donc dans mon vieux territoire et à ma grande surprise, je m'y sens instantanément chez moi, comme si je ne l'avais jamais quitté! Ah! Ces démons de Montparnasse... si sympathiques! Les croissants achetés le matin et qui vont embaumer notre salle de séjour; le petit bar où je dévore, sur le zinc, un sandwich accompagné d'une bière; le kiosque où je lis les nouvelles, tantôt sérieuses, tantôt idiotes, selon le journal. Ce jour-là, je suis absorbée par la lecture d'un scandale de Gays (j'aime tout lire!) quand un passant, un monsieur de mon âge, me regarde d'un air taquin, m'adresse un clin d'œil et me dit: «Ah! Non, madame, ça n'est pas pour vous!»

Il y a aussi ce jour où je fais mon marché boulevard Edgar Quinet (j'ai habité à deux pas de ce lieu); j'achète, entre autres, une belle azalée quand un passant m'interpelle pour me demander: «Madame... vous avez l'air du quartier. Pourriez-vous m'indiquer où est le magasin X?» Comme il s'agit d'une nouvelle boutique, non, je ne peux le renseigner, mais quel bonheur de s'entendre dire: «Vous avez l'air du quartier!» Comme me l'a déjà dit une vieille amie: «Il y a des attitudes qui ne se perdent pas!»

Alors, mon vieux quartier... je te revois, je te respire, je suis sensible à tes bruits et aux voix des marchands appelant leurs chalands. En ce mois de novembre privilégié, j'apprécie le bleu du ciel par-dessus le gris des toits. Tu es comme un vieil ami qui m'attendait depuis toujours et maintenant que nous nous retrouvons, c'est un peu comme si nous ne nous étions jamais quittés.

Paris, c'est un peu comme un premier amour; on croit l'avoir oublié et puis un jour, au moment où l'on s'y attend le moins, il vient vous reprendre par le bout du cœur.

Rue de la Convention

Cette année-là, installés dans nos pénates parisiens, j'avais projeté de faire découvrir le quartier de mon enfance à mon mari.

Nous sommes arrivés de Montparnasse par le métro, station Convention. J'ai le cœur serré, je marche vite, forçant mon époux à accélérer le pas. Il doit être dix-huit heures, la nuit est tombée et les rues scintillent de leur douce lumière. Je retourne au lieu de ma naissance, de ma première enfance. Nous y étions passés, jadis, en voiture, mais rapidement. Cette année, cependant, je tiens à y faire mon pèlerinage aux sources. C'est donc à pied que nous descendons la rue. D'instinct, je retrouve mon sens de l'orientation. Je ne suis pas venue flâner dans ce voisinage précis depuis l'âge de onze ans. J'ai bien fait des visites administratives à la mairie du quinzième, d'accord, mais cette rue toute spéciale, je la gardais secrètement au fond de mon cœur, enfouie dans mes souvenirs d'enfant. Pourquoi avoir attendu si longtemps avant de revenir? La peur d'être déçue? Sans doute... On parle tant de construction immobilière dans le quinzième! Juste avant ma visite, une amie m'avait prévenue:

-Tu risques de ne pas retrouver ton immeuble!

Cette peur du changement, nécessaire à toute évolution qui pourtant nous bouleverse et nous arrache à nos racines... que vais-je trouver? Que reste-t-il de mon enfance? Nous descendons maintenant tout doucement cette rue simple d'un voisinage très parisien. Je suis d'abord frappée par le fait qu'elle me semble beaucoup plus étroite que je ne la voyais jadis: mes yeux d'enfant en avaient fait une avenue majestueuse. Même que je la préférerais aux Champs Élysées... elle était mon univers, elle m'appartenait! Elle est toujours aussi animée, avec ses boutiques, mais bien moins bruyante que le carrefour Denfert-Rochereau. Les lampes de la rue diffusent une lumière réconfortante qui nous aide à accepter l'obscurité tombée du ciel très tôt pour ce début novembre.

Non, je ne suis pas déçue. Peu de choses ont changé, ici, et c'est le cœur battant que j'ouvre une à une les portes du passé. Nous descendons la rue, nous traversons et je reconnais l'immeuble sur le trottoir de gauche.

-Tu es sûre?

-Oui, continuons!

Je doute un bref instant... et si nous devions monter dans l'autre sens? Voilà qui permettrait à mon mari de se régaler! Sûrement qu'il me dirait: «Toi et ton sens de la direction... tu n'as pas changé!»

Eh bien non... nous y sommes! 162, rue de la Convention! Je triomphe, je ne me suis pas perdue! Mon instinct et mes émotions m'ont guidée jusqu'ici! Et tant pis pour les imbéciles mâles qui prétendent que les femmes ont trop d'émotions! Un monsieur bien éduqué aurait sans doute pris une carte pour relever les numéros de la rue, pas moi! J'ai retrouvé cette jolie porte d'entrée en verre opaque abrité d'un beau motif en fer forgé très Art déco: je sais que

mes parents avaient loué cet appartement en 1936, mais il me reste encore des recherches à faire quant à la date de construction de l'immeuble. Je suis devant cette porte, devant MA porte qui m'accueillait à chaque retour de l'école. Ivresse de la joie des retrouvailles! Je me retiens pour ne pas partir en sautant à cloche-pied comme lorsque je jouais à la marelle avec ma sœur et les petites filles du quartier. Je me sens prise entre le rire et les larmes (tant il est vrai que le rire est près des larmes.)

La concierge me disait: «Bonjour, Bernadette, ta maman t'attend!» Ignorant l'ascenseur, je montais alors l'escalier quatre à quatre jusqu'au premier étage pour aller me jeter dans les bras de ma mère.

Un flot de souvenirs m'envahit: quand nous rentrions tard, le soir, après être allées au cinéma avec nos parents, la porte était fermée. À l'intérieur, il y avait une vieilleuse bleue. On appuyait sur un bouton avant d'entendre le son aigrelet d'une sonnette et ensuite, la porte s'ouvrait. De l'autre côté, c'était la concierge qui contrôlait tout. Nous étions bien gardés, car je me souviens avoir vu plusieurs sonnettes. Je crois que maintenant, il ne doit plus y avoir de locataires, chaque propriétaire devant «posséder» son propre appartement. Est-ce un progrès? Je ne sais pas... certainement un signe des Temps modernes. Qu'à cela ne tienne, l'immeuble est toujours présent, les appartements aussi et je vais pouvoir présenter Ma Petite Rue à mon mari. Il sera le témoin du lieu de mes jeux d'enfants. Car derrière l'immeuble débouchant sur la rue de la Convention se trouve La Célèbre Petite Rue!